

La prisonnière

de Jacques Charpentreau



Plaignez la pauvre prisonnière
Au fond de son cachot maudit !
Sans feu, sans coussin, sans lumière...
Ah ! Maman me l'avait bien dit !

Il fallait aller chez grand-mère
Sans m'amuser au bois joli,
Sans parler comme une commère
Avec l'inconnu trop poli.

Ma promenade buissonnière
Ne m'a pas réussi du tout :
Maintenant je suis prisonnière
Dans le grand ventre noir du loup.

Je suis seule, sans allumettes,
Chaperon rouge bien puni :
Je n'ai plus qu'un bout de galette,
Et mon pot de beurre est fini !



Chaperon Rouge

de Maurice Carême



Chaperon Rouge est en voyage,
Ont dit les noisetiers tout bas.
Loup aux aguets sous le feuillage,
N'attendez plus au coin du bois.

Plus ne cherra la bobinette
Lorsque, d'une main qui tremblait,
Elle tirait la chevillette
En tendant déjà son bouquet.

Mère-Grand n'est plus au village.
On l'a conduite à l'hôpital
Où la fièvre, dans un mirage,
Lui montre son clocher natal.

Et Chaperon Rouge regrette,
Le nez sur la vitre du train,
Les papillons bleus, les fleurettes
Et le loup qui parlait si bien.



Contes de Marie Gounin



Voici le vieux chemin
Où roule le carrosse
Des dames en hennin
Et des fées Carabosse.

Il te conduit tout droit
Vers ces lointaines terres
Où chevauche le roi
Des pays de mystères.

Nous y rencontrerons,
Si l'heure est opportune,
Ceux qui dansent en rond
Le soir au clair de lune :

Les lutins, plus légers
Qu'une feuille de plume,
Qui semblent voltiger
Dans l'écharpe des brumes.



Fable

Maurice Carême



En arroi de dentelle,
La très noble Isabelle
Traversait la forêt.
Un loup maigre paraît
Qui se jette sur elle.

- Malheureux, arrêtez !
Lui enjoint Isabelle,
Je suis princesse et belle.
Les plus grands chevaliers
Se courbent à mes pieds.

- Vous me contez merveille,
Dit le loup ébranlé.
Comment, vous ignorez
Que le loup affamé
N'a jamais eu d'oreilles ?

- Que si, vous en avez,
Beau sire, et pas vilaines !
Et moi de par la reine,
Et Jean de La Fontaine,
Je vous fais chevalier.

Pauvre loup ! Il la croit !
À la sortie du bois,
On le met en quartier.
Aimer fille de roi !...
Mieux valait la manger.



Le petit Chaperon malin

de Pierre Gripari



Vous avez des yeux, Mère-Grand...

De mésange !

- C'est pour mieux voir voler les anges,
Mon enfant !

- Vous avez des pieds, Mère-Grand...

Allongés !

- C'est que j'ai beaucoup voyagé,
Mon enfant !

- Vous avez des bras, Mère-Grand...

De lutteur !

- C'est pour te serrer sur mon cœur,
Mon enfant !

- Vous avez, Mère-Grand, l'oreille

Bien pointue !

- C'est pour mieux entendre, vois-tu
Les abeilles !

- Vous avez la langue dehors,

Mère-Grand !

- C'est pour me rafraichir les dents
Quand je dors...

- Vous avez, vous avez... - eh bien ?

- C'est fini !

Et je crois bien que j'ai tout dit
À demain !

- Mais tu n'as rien dit de mes dents

Ma cocotte !

- C'est que je ne suis pas idiote,
Mère-Grand !



Le Loup

de Pierre Gripari



Je suis poilu,
Fauve et dentu,
J'ai les yeux verts.
Mes crocs pointus
Me donnent l'air
Patibulaire.

Le vent qui siffle,
Moleste et gifle
Le promeneur,
Je le renifle
Et son odeur
Parle à mon cœur.

Sur l'autre rive
Qui donc arrive
À petits pas ?
Hmmm ! Je salive !
C'est mon repas
Qui vient là-bas !

Du bout du bois
Marche vers moi
Une gamine
Qui, je le vois,
Tantôt lambine,
Tantôt trotte.

Un chaperon
Tout rouge et rond
Bouge et palpite
D'un air fripon
Sur la petite
Chattemite...

Moi je me lèche
Et me purlèche
Le bout du nez,
Je me dépêche
Pour accoster
Cette poupée.

Ah qu'il est doux
D'être le loup
De ces parages,
Le garde-fou
Des enfants sages
Du bois sauvage !



En vair et contre tous

de Jacques Charpentreau



Mes demi-sœurs, ces maroufles,
Ont leur argent, leur orgueil,
Leur tralala, leurs fauteuils...
Mais qu'elles fassent leur deuil
De mes pantoufles.

Ma marâtre se boursouffle
Dans ses satins, ses brocards.
Elle me tient à l'écart,
Mais je m'en moque bien, car
J'ai mes pantoufles.

Tous les courtisans s'essoufflent
À vouloir me rattraper :
Ils ont voulu me happer,
Il a fallu m'échapper
Sans ma pantoufle.

Belles dames qu'emmitouflent
Vos robes d'or à panier,
Vos appâts sont trop grossiers :
N'entre que mon petit pied
Dans ma pantoufle.

CENDRILLON.



La fée

de Victor Hugo



Mon aile bleue est diaphane ;
L'essaim des Sylphes enchantés
Croit voir sur mon dos, quand je plane,
Frémir deux rayons argentés.
Ma main luit, rose et transparente ;
Mon souffle est la brise odorante
Qui, le soir, erre dans les champs ;
Ma chevelure est radieuse,
Et ma bouche mélodieuse
Mêle un sourire à tous ses chants.

J'ai des grottes de coquillages ;
J'ai des tentes de rameaux verts ;
C'est moi que bercent les feuillages,
Moi que berce le flot des mers.
Si tu me suis, ombre ingénue,
Je puis t'apprendre où va la nue,
Te montrer d'où viennent les eaux ;
Viens, sois ma compagne nouvelle,
Si tu veux que je te révèle
Ce que dit la voix des oiseaux.



Les fées

d'Yves Duteil



Tu ne pouvais jamais dormir
Sans que j'invente pour ton plaisir
Des histoires de magiciens
Qui font tout avec rien,
Et j'inventais, pour que tu dormes,
Dans la chambre, les soirs de pluie,
Des crocodiles en haut-de-forme,
Et des grenouilles en queue-de-pie
Et des fées à n'en plus finir,
Et des fées à n'en plus finir.

Il y avait la fée aux yeux mauves
Que l'on regarde et qui se sauve
Et la fée des vents de la nuit
Que l'on appelle mais qui s'enfuit
Et puis la fée dans la lagune
Qui s'amuse à couper la lune
En milliers de petits morceaux,
Et qui les fait danser sur l'eau.

Et quant à la fée Carabosse,
Elle t'emportait dans son carrosse
Et tu fouettais les cent chevaux
Jusqu'à la mer au grand galop.
C'est alors que tu t'endormais,
Moi, doucement je m'en allais
Bercer mon cœur de ton sourire
Plein de rêves et de souvenirs
Et de fées à n'en plus finir,
Et de fées à n'en plus finir...



Le temps des contes

de Georges Jean



S'il était encore une fois
Nous partirions à l'aventure,
Moi, je serais Robin des Bois,
Et toi, tu mettrais ton armure.
Nous irions sur nos alezans
Animaux de belle prestance,
Nous serions armés jusqu'aux dents
Parcourant les forêts immenses.

S'il était encore une fois
Vers le château des contes bleus
Je serais le beau-fils du roi
Et toi tu cracherais le feu.
Nous irions trouver Blanche-neige
Dormant dans son cercueil de verre,
Nous pourrions croiser le cortège
De Malbrough revenant de guerre.

S'il était encore une fois
Au balcon de Monsieur Perrault,
Nous irions voir ma Mère l'Oye
Qui me prendrait pour un héros.
Et je dirais à ces gens-là :
Moi qui suis allé dans la lune,
Moi qui vois ce qu'on ne voit pas
Quand la télé le soir s'allume ;
Je vous le dis, vos fées, vos bêtes,
Font encore rêver mes copains
Et mon grand-père le poète
Quand nous marchons main dans la main.



Contes

de Georges Druilhet



Écoutant chanter le grillon
Devant la noire cheminée
Seule soupire Cendrillon.
Sur la haute branche, épargnée
L'hiver dernier par la cognée,
Poucet distingue au fond des bois,
Une fenêtre illuminée.
Ô les beaux contes d'autrefois !

L'ogre passant en tourbillon,
Flaire la chair à peine née.
Le chat enjambe le sillon,
Fier de sa botte éperonnée.
Peau d'Âne pait sa dindonnée,
Le loup cherche à prendre la voix
De Mère-Grand encourtinée.
Ô les beaux contes d'autrefois !

Quand, dans le bruit d'un carillon,
Sonne enfin la centième année,
Tours, galeries et pavillons
S'éveillent... La garde étonnée
S'entrave aux toiles d'araignée.
Et la belle aux charmants émois
Voit s'accomplir sa destinée.
Ô les beaux contes d'autrefois !



Les contes de Grand'mère

de Jean Richepin



« Il était une fois... » On jouait ; on s'arrête ;
Tous les joujoux lâchés quittent la main distraite :
On s'assoit, bouche bée, en faisant des yeux ronds.
Grand'mère, qui tricote à petits gestes prompts,
D'une petite voix commence son ramage,
Et l'on reste, à l'ouïr, sage comme une image.
Le conte qu'elle dit, certes on le connaissait.
C'est le Chaperon Rouge, ou le Petit Poucet,
La Belle au Bois dormant, le Chat botté, Peau d'Âne,
Cendrillon, les Souhaits, Barbe-Bleu et sœur Anne.
Et Riquet à la Houppe, et bien d'autres _encor.
Certes on en sait par cœur l'histoire, le décor,
Les répliques ; mais comme on aime à les entendre
Au chevrottement doux, monotonnement tendre
De Grand'mère qui conte en tricotant son bas,
Et semble quelque fée, elle aussi, de là-bas !
Soi-même, à ce là-bas, comme on y va, sincère !
Quand c'est le loup qui parle, ou bien l'ogre, on se serre
L'un contre l'autre ; on voit leurs yeux rouges _ardents,
Le trou blanc qu'ouvrent dans la nuit leurs grandes dents...
Pauvre Chaperon Rouge, avec son pot de beurre !
Heureux Petit Poucet ! Lui, sa chance est meilleure ;
Mais il l'a joliment méritée, en effet ;
Et s'il coupe le cou de l'Ogre, c'est bien fait...

